

Édition numérique réalisée dans le cadre de la recherche FNS 100012_201115, avec le soutien financier de la Section de français (Université de Lausanne).

Nous remercions la Bibliothèque de l'Institut à Paris, et en particulier sa directrice Mme Sabrina Castandet-Le Bris, de nous avoir donné accès au Fonds Lovenjoul.

Honoré de Balzac
Les Rivalités : La Vieille Fille
(1836-1844)

Édition et genèse éditoriale de l'œuvre
par Joël Zufferey

Avec la collaboration, pour l'établissement des textes, de Valentin David, Diane Liberatore, Joanna Müller, Micael De Oliveira Santos, Simon Palluel, Julien Rapaz, Andrea Tarantini, Émilie Wyss.

GENÈSE MANUSCRITE ET PRÉ-ÉDITORIALE

La Vieille Fille a connu une rédaction aussi rapide qu'intense : un peu plus d'un mois a suffi à l'écriture du manuscrit (Coll. Lovenjoul A 241, Fol. 11-35 pour les chap. I et II, Fol. 329-364 pour le chap. III¹) ainsi qu'à sa profonde révision sur épreuves (Lov.A 241, Fol. 36-328 et 365-453²) – le tout ayant été réalisé durant les derniers jours du mois de septembre et le mois d'octobre 1836. Mais l'histoire de son invention est plus ancienne et remonte au moins au début des années 1830. Quatre documents-sources peuvent être signalées pour éclairer, en amont du manuscrit de 1836, les origines de la création de la nouvelle.

- La première – clairement présentée et recontextualisée par le vicomte de Lovenjoul dans une notice publiée à titre posthume (1952) – est une ébauche de récit que Balzac a écrite en avril 1832 (Lov. A 196, Fol. 2-14). Son titre, *La Vieille Fille*, est l'unique élément qui justifie de la mettre en rapport avec le récit publié dans *La Presse* en 1836. Comme l'a relevé le vicomte de Lovenjoul, la matière du récit primitif a été immédiatement reprise et profondément retravaillée par Balzac, ce qui a conduit à une modification du titre : la nouvelle qui en est issue, publiée en mai 1832, paraît sous l'intitulé *Les Célibataires* (ultérieurement *Le Curé de Tours*). Tant le titre d'origine que la thématique de la vieille fille, dont le récit publié s'est écarté, redevenaient ainsi disponibles pour une éventuelle œuvre à venir.

¹ À noter que le manuscrit n'est pas conservé dans son intégralité : les deux feuillets finaux n° 35 et 364 se terminent abruptement, en cours de phrase.

² Les épreuves ont donné lieu à de longues parties nouvellement rédigées. Balzac a procédé par étapes, en traitant son texte en sept parties successives (chaque partie a fait l'objet de plusieurs jeux d'épreuves – entre deux et neuf selon les cas).

- La deuxième source intervient en 1833. Balzac reprend alors le sujet de la vieille fille qu'il avait commencé à travailler en avril 1832 dans l'idée de composer une nouvelle œuvre qu'il prévoit d'intégrer à la série des *Romans et Contes Philosophique* éditée chez Gosselin. Il en résulte des ébauches qui portent pour titre *Le Prêtre catholique* (Lov. A 196, Fol. 21-23). Balzac n'est cependant pas parvenu à terminer la composition de son récit et ne l'a donc pas publié. C'est, par conséquent, libéré de tout antécédent éditorial qu'il a pu, par la suite, revenir sur le thème de la vieille fille.

- Le troisième jalon décisif dans le processus de création de *La Vieille Fille* est l'ébauche de *La Fleur des pois* (Lov. A 80, Fol. 80-90), rédigée entre juin et juillet 1834. Ce texte, qui restera un faux départ, ne doit pas être associé au roman publié l'année suivante sous le même nom (futur *Contrat de mariage*), mais bien à *La Vieille Fille*. Le site des événements y est fixé et demeurera inchangé (la ville d'Alençon), la date de la scène initiale est approximativement définie (1819 deviendra 1816 dans la première édition) et quelques personnages reçoivent leur nom ainsi que certains traits qu'ils conserveront. Mademoiselle Cormon, qui porte d'emblée son nom définitif, est esquissée dans ses traits moraux et physiques les plus stables. Voici les trois passages qui, moyennant certains aménagements, intégreront l'édition en journal de 1836³ :

i. Le célibat durable de Mademoiselle Cormon et les raisons politico-sociales qui conditionnent son état :

<i>La Fleur des pois</i>	<i>La Vieille Fille (1836)</i>
Elle était restée fille par plusieurs des raisons qui font rester une jeune personne vieille fille. D'abord, elle avait toujours eu la volonté d'épouser un gentilhomme, et de 1789 à 1800 les circonstances furent très défavorables à son désir, car, si elle avait envie d'être femme de qualité, elle avait peur aussi du Tribunal révolutionnaire, en sorte que ces deux sentiments l'aidèrent à demeurer en cet état d'incertitude dans lequel se plaisent les filles, tant qu'elles sont jeunes et qu'elles se croient le droit de choisir un mari. (Lov. A 80, Fol. 85)	D'abord, selon la jurisprudence de sa maison, mademoiselle Cormon avait toujours eu le désir d'épouser un gentilhomme ; mais de 1789 à 1799, les circonstances furent très défavorables à ses intentions. Si elle voulait être femme de condition, elle avait une horrible peur du tribunal révolutionnaire ; ces deux sentiments, égaux en force, la firent rester en panne par une loi vraie en Esthétique aussi bien qu'en Statique. Cet état d'incertitude plaît d'ailleurs aux filles, tant qu'elles se croient jeunes et en droit de choisir un mari.

ii. La caractérisation psychologique du personnage principal :

<i>La Fleur des pois</i>	<i>La Vieille Fille (1836)</i>
Puis Mademoiselle Cormon avait la manie de vouloir être aimée pour elle, et alors elle inventait mille épreuves baroques dont ses adorateurs se tiraient fort mal, elle employait l'esprit malicieux de son sexe à leur tendre des pièges dans lesquels ils se prenaient tous. Tantôt, elle affectait de ne leur montrer que ses défauts, de se présenter sous le jour le plus défavorable, elle était défiante,	Outre sa prédilection pour la noblesse, mademoiselle Cormon eut la manie très excusable de vouloir être aimée pour elle. Vous ne sauriez croire jusqu'où l'avait menée ce désir. Elle avait employé son esprit à tendre mille pièges à ses adorateurs afin d'éprouver leurs sentiments. Ses chausse-trappes furent si bien tendues que les infortunés s'y prirent tous, et

³ Une transcription des ébauches et du manuscrit original est proposée par Nicole Mozet dans l'édition de la Pléiade (1976, t. IV : 1438 à 1471). Les citations que nous fournissons ci-après sont établies à partir des manuscrits originaux et présentent quelques différences mineures avec les documents publiés par N. Mozet.

elle avait une crainte constante de n'être épousée que pour sa fortune, et voulait être épousée pour sa laideur et son mauvais caractère, ambition d'un noble cœur et qui prenait sa source dans les sentimens les plus délicats d'une belle âme. (Lov. A 80, Fol. 85)	succombèrent dans les épreuves baroques qu'elle leur imposait à leur insu. [...] Elle voulait être épousée pour sa fausse laideur et ses prétendus défauts, comme les autres femmes veulent l'être pour les qualités qu'elles n'ont pas et pour d'hypothétiques beautés. L'ambition de mademoiselle Cormon prenait sa source dans les sentimens les plus délicats de la femme.
--	--

iii. La caractérisation physique de Mademoiselle Cormon :

<i>La Fleur des pois</i>	<i>La Vieille Fille (1836)</i>
Elle avait une bonne grosse taille ronde, un embonpoint de nourrice, de beaux bras, et les mains notablement rouges. La couleur de ses yeux était indécise, et ils arrivaient à fleur de tête. Les contours de son visage n'avaient aucune noblesse. (Lov. A 80, Fol. 85)	Sa bonne grosse taille, son embonpoint de nourrice, ses bras forts et potelés, ses mains rouges, tout en elle s'harmoniait aux formes bombées, à la grasse blancheur des beautés normandes. Ses yeux, d'une couleur indécise, arrivaient à fleur de tête et donnaient à son visage, dont les contours arrondis n'avaient aucune noblesse, un air d'étonnement et de simplicité moutonnière qui seyait d'ailleurs à son état de vieille fille : si elle n'avait pas été innocente, elle eût semblé l'être.

Mis à part ces trois passages, l'édition en journal conservera uniquement quelques expressions (pas même des phrases) de *La Fleur des pois* ; des différences importantes apparaissent par ailleurs :

Parmi les personnages, Gabriel de Sponde (arrière-petit neveu de l'abbé de Sponde, fleur des pois, jeune mari et galant homme) épouse Mademoiselle Cormon dans les dernières lignes de l'ébauche, alors qu'il disparaît dans la version de *La Presse*.

Quant aux motifs fondamentaux de *La Vieille Fille*, ils ne sont pas tous identifiés dans l'ébauche, qui ne constitue qu'une tentative de lancement du récit. Les trois aspects suivants sont ainsi absents du manuscrit de *La Fleur des pois* : la dynamique narrative portée par la rivalité des trois prétendants (le chevalier de Valois, monsieur du Bousquier ainsi que le jeune amoureux Athanase Granson) ; la portée symbolique des deux premières figures à travers lesquelles s'opposent les valeurs royalistes et libérales ; la chute finale qui consiste à donner à entendre, par les conséquences qui en résultent (l'absence de descendance), que le choix de l'époux (du Bousquier) a été celui de l'infertilité.

- Quatrième moment de la genèse. Une seconde ébauche de l'ouverture narrative, *Les Jeunes Gens* (Lov. A 241, Fol. 2-10), a rapidement supplanté *La Fleur des pois*. Balzac l'a préparée dans la foulée de la première (probablement en août 1834), vu la relation génétique du texte à *La Recherche de l'Absolu* (publié en septembre) qu'a mise au jour T. Takayama (1966 : 44-45⁴). La ligne tracée dans cette seconde ébauche ne diverge guère de celle esquissée dans *La Fleur des pois*. Cependant, outre des pans de texte supprimés et d'autres nouvellement rédigés, quelques différences importantes sont les témoins d'un processus de création en marche.

⁴ Outre les affinités entre les structures narratives (autour d'un réaménagement du nouement), Takayama relève que le manuscrit de *La Recherche de l'absolu* comporte un premier titre biffé par l'auteur : *Les Jeunes Gens* (1966 : 44).

Balzac pense trouver son incipit au cœur de *La Fleur des pois* ; mais c'est par la suppression d'une longue séquence inaugurale, qui décrivait, dans la première ébauche, l'apparition de Madame de Gordes et M. de Sponde à l'opéra, qu'une nouvelle entrée en récit est aménagée. Voici le début tel qu'il prend forme dans la seconde ébauche avec le passage correspondant, extrait du corps de la première ébauche :

<i>La Fleur des pois</i>	<i>Les Jeunes gens</i>
<p>Alençon, comme la plupart des vieilles villes qui ont été jadis la capitale d'un petit état, ou d'un apanage considérable, se trouve sous l'empire d'une indestructible coutume que les lois nouvelles effaceront difficilement. Il y existe un certain nombre de familles qui sont en quelque sorte autochtones, intimement liées au sol, au pays, à la province, s'y regardent comme les indigènes. Les autorités, les négociants, les familles venues même depuis cent ans dans la ville ou dans la province sont toujours des étrangers, des gens qui passent et que l'on examine passer, qui n'ont nulle consistance, des anglais, des russes, des allemands qui sont nés en France et avec lesquels les indigènes croient [sic] n'avoir rien de commun, auxquels ils refusent de s'allier. (Lov. A 80, Fol. 85)</p>	<p>Alençon, comme la plupart des vieilles villes qui, dans l'ancienne France, ont été la capitale d'un petit état ou d'un apanage considérable, se trouve sous l'empire d'une coutume que nos lois nouvelles effaceront difficilement. Il y existe un certain nombre de familles qui sont en quelque sorte autochtones, ou si intimement liées au sol, au pays, à la province, qu'elles se regardent comme indigènes. Pour elles, les autorités, les familles venues depuis un demi-siècle dans la ville ou dans la province sont toujours des étrangers, des gens qui passent et que l'on examine passer, qui n'obtiennent aucune confiance, avec lesquels on ne veut avoir rien de commun, excepté les rapports de société ; (Lov. A 241, Fol. 2.)</p>

Le cadre géographique, social et culturel de l'histoire remplace les événements plus anecdotiques, liés aux circonstances particulières de la fiction, du premier incipit. Le début révisé ne résistera pas aux corrections ultérieures du texte et sera par la suite intégralement réécrit pour l'édition en journal. Mais le principe d'une entrée par le biais d'une explication historique des mœurs locales sera maintenu.

Plus loin dans le récit, le portrait de Mademoiselle Cormon est davantage développé et s'approche de ce qu'il sera dans la version éditée. Le personnage est amplifié sur le plan physique : son « embonpoint », ses « formes protubérantes », son menton « triplé », ses « plis » au lieu de rides contribuent à magnifier jusqu'au mythe la vieille fille qui renferme dans sa chair les signes d'une vie « douce et tranquille ». En adossant le moral au physique, Balzac stabilise les principes régissant son personnage central, qu'il commence à bien tenir. L'invention ne procède pas ici par simplification du caractère de Mademoiselle Cormon ; au contraire, les attitudes déifiantes de la protagoniste, déjà présentes dans la première ébauche, sont nuancées par une forme de générosité inconnue dont elle devient elle-même la victime. L'ajout suivant densifie le personnage dans ce sens :

[E]lle se sentait bien en elle-même le désir, et le pouvoir de rendre un homme heureux ; mais elle ne rencontra sans doute que des âmes vulgaires, incapables de deviner la grandeur de cette conduite, et à chaque mariage manqué, la pauvre demoiselle était amenée à mépriser les hommes et son caractère s'enrichissait donc d'une teinte de misanthropie qui jettait [sic] un peu d'amertume dans sa conversation. (*Les Jeunes Gens*, Lov. A 241, Fol. 3 et 4.)

Ces éléments descriptifs ne resteront pas inchangés et seront profondément réécrits et développés pour l'édition de *La Presse*. En même temps que le profil psychologique de la protagoniste se complexifie, elle reçoit, dans la deuxième ébauche, son prénom ironique (Rose-Marie-Victoire), ce qui laisse penser que Balzac tenait déjà l'idée de la fin déceptive.

Autre différence introduite dans *Les Jeunes Gens*, les événements sont déplacés de 1819 à 1803, dans un contexte socio-politique jugé peu favorable au mariage des jeunes filles : « À cette époque, chacun sait que le système politique avait pour résultat de faire plus particulièrement des veuves et que la rareté des jeunes gens avait produit dans la société un engorgement de jeunes filles non pourvues ». Le moment des événements sera encore modifié à l'occasion des révisions ultérieures.

Enfin, le personnel du roman est partiellement recomposé. M. de Sponde disparaît (provisoirement) et M. de Troisville fait son entrée, mais la péripétie liée à sa personne n'est pas encore exploitée.

Suite à la rédaction des *Jeunes Gens*, l'écriture en lien à ce projet est suspendue pendant deux ans. C'est à l'occasion d'une lettre de réponse envoyée par Max de Béthune, associé de Balzac à la tête de la *Chronique de Paris*, que *La Vieille Fille* réapparaît :

J'accepte volontiers en remplacement de *La Vieille Fille* convenue entre nous par votre reçu pour la *Chronique*, les deux nouvelles intitulées *La Perle brisée* et *Les Souffrances de l'inventeur*. (Béthune, Paris, le 16 septembre 1836, in Pierrot & Yon, t. II (36-140), 2011, p. 114)

Balzac négociait la destination de ses œuvres à paraître et prévoyait, à l'encontre de ses premiers engagements, de réserver *La Vieille Fille* au quotidien *La Presse*. Reste qu'à la mi-septembre, la rédaction de *La Vieille Fille* n'avait pas repris ; il est cependant probable que la réflexion fût relancée. Si l'on en croit l'auteur, les derniers jours de septembre ont suffi à une première rédaction : « *La Vieille Fille* a été écrite en trois nuit » écrit-il à Mme Hanska, le 1^{er} octobre 1836 (in Balzac 1899 : 349). Le même jour, Émile de Girardin, fondateur et directeur de *La Presse*, informait Balzac que le manuscrit avait été remis à l'imprimeur et requérait une date pour le lancement du feuilleton. Prudence bien légitime, car Girardin n'avait dans les mains qu'une partie du manuscrit et connaissait l'habitude de Balzac à multiplier les jeux d'épreuves pour achever ses romans. Il en a d'ailleurs bien été ainsi... *La Vieille Fille*, dans son édition de *La Presse*, se compose de trois parties. La première (*La chaste Suzanne et ses deux vieillards*) intègre des morceaux de phrases en provenance du manuscrit dans une rédaction complètement refaite sur épreuves ; la deuxième partie (*Mademoiselle Cormon*) était, pour autant qu'on puisse en juger (car la fin du manuscrit tel qu'il nous est parvenu est lacunaire), à moitié rédigée dans le manuscrit et allait doubler de volume avec le travail sur épreuves ; quant à la troisième partie (*Les déceptions*), elle n'intégrait pas la première livraison du manuscrit à l'éditeur et restait à réaliser aux premiers jours d'octobre.

GENÈSE POST-ÉDITORIALE

La Vieille Fille a connu quatre éditions contractuellement assumées par Balzac. Mais, à la suite de la parution du roman en journal, seules deux éditions – celles de Werdet (1837) et de Furne (1844) – sont le résultat d'un travail de réécriture entrepris par l'auteur. Quant au texte publié par Charpentier en 1839, il intègre les *Scènes de la vie de province* qui sont présentées comme une « Nouvelle édition, revue et corrigée » ; le texte de *La Vieille fille* comprend un nombre important de modifications par rapport à l'état précédent, mais la nature des transformations opérées donne à comprendre qu'elles sont dues à une intervention purement éditoriale.

Cette édition du roman présente essentiellement des variations de l'orthographe, de la mise en page (la plus manifeste est la suppression des trois parties avec leur intitulé), et de la ponctuation. Plusieurs erreurs ont également été corrigées, essentiellement au niveau de la morphologie grammaticale : par ex., accord du verbe (« parmi lesquelles se trouvait une superbe robe de reps vert et un délicieux chapeau » > (« parmi lesquelles se trouvaient une superbe robe de reps vert et un délicieux chapeau », accord de l'adjectif (« milles causes » > « mille causes ») ou encore choix du mode verbal (« Quoique du Bousquier se contraignit » > « Quoique du Bousquier se contraignît »). Pour ce qui concerne les autres retouches, elles n'apparaissent guère représentatives du travail de relecture créative dont Balzac a l'habitude. De plus (et cela confirme l'idée que Balzac n'a pas, lui-même, révisé son texte avant sa publication chez Charpentier), au moment de reprendre son texte pour l'intégrer à *La Comédie humaine*, en 1844, Balzac repart du roman tel qu'il a été publié par Werdet – comme s'il souhaitait garder la maîtrise de l'évolution de son texte (ce point est davantage documenté plus bas, en présentation de la seconde comparaison).

Édition en journal	1836	« La Vieille Fille »	<i>La Presse</i>	12 feuillets, du 23.10. au 4.11. (avec interruption le 31.10.)
2 ^e édition	1837	<i>La Vieille Fille</i>	Werdet	<i>B.F.</i> : 11.02.1837 ; in <i>Études de mœurs au XIX^e siècle</i> (t. VII), <i>Scènes de la vie de province</i> (vol. 3), pp. 97-359 ; 2 vol. in-8°, 15.- frs.
3 ^e édition	1839	<i>La Vieille Fille</i>	Charpentier	<i>B.F.</i> : 9.11.1839 ; in <i>Scènes de la vie de province</i> , « Nouvelle édition, revue et corrigée », 2 ^e série, pp. 1-199 ; 2 vol. in-18, 7.- frs.
4 ^e édition	1844	<i>Les Rivalités.</i> 1. <i>La Vieille Fille</i>	Furne	<i>B.F.</i> : 28.09.1844 ; in <i>La Comédie humaine</i> , vol. VII, <i>Études de mœurs, Scènes de la vie de province</i> (t. III), pp. 1-119 ; 1 vol. in-8°, 5.- frs.

Quant à l'édition Furne, elle a fait l'objet d'une révision par Balzac dans son exemplaire personnel ; nous n'intégrons pas cette version de l'œuvre à nos comparaisons dans la mesure où l'auteur n'a pas mené le travail jusqu'à réédition. Nous présentons donc ici deux comparaisons : 1. *La Presse* (1836) > Werdet (1837) ; 2. Werdet (1837) > Furne (1844).

1. *LA PRESSE* (1836) > *WERDET* (1837)

La notoriété de « La Vieille Fille » provient en partie du contexte éditorial de sa première publication : paru en 12 tranches dans le journal *La Presse* (en pleine page) durant les mois d'octobre et novembre 1836, le récit politico-social de Balzac est considéré comme le premier roman feuilleton français⁵. L'exploitation d'un support inhabituel de publication, autre que le livre, allait constituer une révolution dans le champ littéraire : en effet, la transformation matérielle de l'objet s'accompagne i. d'un nouveau mode de diffusion, qui introduit le roman

⁵ La publication de « La Vieille Fille » en feuillets n'est cependant pas une innovation absolue. La pratique était déjà connue notamment en Angleterre. En France, outre les fréquentes publications de romans dans les revues littéraires, des antécédents sont à relever : Louis Desnoyers, responsable de la rubrique littéraire au *Siècle*, y avait fait paraître des courtes nouvelles avant la sortie de « La Vieille Fille » ; il avait par ailleurs écrit et publié, en 1834, sous forme de feuillets, un roman de jeunesse (« Les Aventures de Jean-Paul Chopart » dans *Le Journal des enfants*). La grande nouveauté, dans le cas de la nouvelle de Balzac, réside dans l'intégration du récit littéraire dans un journal d'information à vocation politique.

dans des couches sociales peu concernées par les livres ; ii. de nouveaux principes de financement grâce à des tirages augmentés et au soutien des annonceurs qui permet de réduire le prix du journal de moitié ; iii. de nouvelles techniques d'écriture qui composent avec la fragmentation de l'œuvre, dans une tradition poétique (aristotélicienne) qui définissait le récit par son unité intrinsèque. D'emblée, les auteurs comme les éditeurs se posent la question de savoir comment gérer le morcellement du récit. Une réponse habile est donnée, dès le début des années 1840, par les futurs grands maîtres du roman feuilleton (notamment Sue et Dumas), qui aménagent des situations cruciales au moment d'interrompre la narration. R. Guise note que cette manière d'écrire ne convient pas à Balzac :

Or cet art de la coupure, Balzac n'a jamais su le pratiquer. [...] Rien n'est plus contraire à la méthode de travail de Balzac. Le premier jet de ses manuscrits est d'une seule venue, sans la moindre coupure. (Guise 1964 : 300)

C'est un fait, Balzac ne se préoccupe guère de produire des effets de suspens au moment de quitter son lecteur. Il n'est toutefois pas indifférent à la segmentation du récit par les contraintes du feuilleton. Dans le cas de « La Vieille Fille » les douze livraisons (dépourvues d'intitulé spécifique dans le texte) sont regroupées en parts égales dans les trois parties qui structurent le récit :

I. La chaste Suzanne et ses deux vieillards	
23.10	Présentation du chevalier de Valois
24.10	Présentation de Suzanne et préparation de son intervention chez M. du Bousquier
25.10	Présentation de M. du Bousquier et état des rivalités avec le chevalier de Valois
26.10	Présentation de Mme Granson et de son fils Athanase
II. Mademoiselle Cormon	
27.10	Présentation de Mlle Cormon
28.10	Description morale de Mlle Cormon et présentation de son entourage (l'abbé de Sponde et les serviteurs)
29.10	Préparation de la fête du départ de Mlle Cormon pour le Prébaudet
30.10	Repas de la société ⁶
III. Les déceptions	
1.11.	Retour précipité de Mlle Cormon à la ville et accueil de M. de Troisville
2.11.	Mlle Cormon apprend que M. de Troisville est marié et accepte le mariage avec du Bousquier
3.11.	Mariage et ses conséquences
4.11.	Situation malheureuse de Mme du Bousquier

Chaque livraison assume une unité, qu'elle soit compositionnelle (portrait), thématique (une rivalité) ou diégétique (la rencontre de personnages), de sorte que le roman se présente comme une enfilade de scénettes dépourvues de titres particuliers. Cette organisation du texte, tributaire de la découpe en feuilletons, se maintient finalement dans le passage du roman au livre, alors que la segmentation en livraisons disparaît. Balzac apparaît même très peu enclin à retravailler les jointures entre les livraisons au moment de fondre son roman en

⁶ Le feuilleton ne paraît pas le 31 octobre, parce que la rédaction n'a pas reçu les pages. Émile de Girardin, directeur du journal, relance immédiatement Balzac pour que l'interruption ne se prolonge pas (cf. Paris, le 31 octobre, in Pierrot & Yon, t. II (36-167), 2011, p. 136) – les quatre dernières livraisons suivront normalement.

volume. Une retouche, minimale, peut être mise en rapport avec l'unification matérielle du texte :

« La Vieille Fille » (1836)	La Vieille Fille (1837)
<p>Le salon du Ronceret, secrètement allié au salon Cormon, fut hardiment libéral. Voici maintenant ce qui advint de ce mariage dans la maison Cormon. DE BALZAC.</p> <p>[4 novembre 1836] LES DÉCEPTIONS.</p> <p>A son retour du Prébaudet, l'abbé de Sponde éprouva de continuelles souffrances [...].</p>	<p>Le salon du Ronceret, secrètement allié au salon Cormon, fut hardiment libéral. À son retour du Prébaudet, l'abbé de Sponde éprouva de continuelles souffrances [...].</p>

L'annonce des événements à venir pouvait alléger l'attente du lecteur tant que la suite de l'histoire n'était pas immédiatement donnée. Dès lors qu'elle est disponible, le besoin de ménager le lecteur n'apparaît plus avec la même évidence.

Autre type d'intervention, Balzac insère une dizaine de blocs textuels comprenant chacun plusieurs phrases. Ces ajouts sont d'autant plus remarquables que l'auteur, dans sa propension à réviser ses œuvres, ne procède pas habituellement de cette manière. Ses interventions après édition se situent généralement au niveau du syntagme ou de la proposition. C'est dire que l'introduction de portions de texte, réalisée avec régularité tout au long du roman, vient en soutien d'un ajustement narratif. La plupart de ces ajouts comportent des enjeux similaires, dans la mesure où ils consistent à creuser et affiner le caractère ou le profil psychologique des personnages. Voici quelques prélèvements partiels de ces adjonctions :

Il savait bien qu'aucune fille ne se joue d'un déshonneur réel ; mais il dédaigna de renverser l'échafaudage de ce joli mensonge, en y touchant.

Il avait tenté tout d'abord d'épouser mademoiselle Armande de Gordes, fille noble sans fortune, mais dont il comptait tirer un grand parti pour ses projets ultérieurs, car du Bousquier rêvait une brillante revanche.

Une autre fois, entendant beaucoup parler des élèves et des difficultés que ce commerce présentait, conversation qui revenait souvent dans un pays où se trouve le superbe haras du Pin, elle comprit que les chevaux provenaient des *montes*, et demanda *pourquoi l'on ne faisait pas deux montes par an ?*

Il n'y a plus qu'en province où les jeunes gens de vingt-trois ans gardent une contenance respectueuse devant les gens d'un certain âge, et n'osent ni les froncer, ni les trop fortement contredire.

Ces quatre passages concernent, dans l'ordre, le chevalier de Valois, du Bousquier, Mlle Cormon et Athanase. Tous les protagonistes (et certains à plusieurs reprises au gré de leurs évolutions au cours du récit) font l'objet d'approfondissements descriptifs qui visent à éclairer leurs intentions et, plus fondamentalement encore, les schémas mentaux qui sous-tendent leur agir. Pour ce faire, la narration pénètre dans les consciences (*il savait bien...* ; *il comptait...*), souligne la naïveté du personnage en la faisant transparaître dans son discours rapporté (à propos de la gestation des juments), ou explicite encore les conditions sociales qui donnent à comprendre la réserve du jeune amoureux. Par ces expansions, l'auteur semble vouloir infléchir la poétique romanesque dans le sens des *Études de mœurs* que sa nouvelle rejoint et auxquelles elle n'était pas initialement destinée (elle n'apparaît pas dans

le répertoire général des *Études* que Werdet détaille à la fin du volume). On peut penser que l'intégration de *La Vieille Fille* dans la collection ait amené Balzac à renforcer le rôle d'étude sociale afin de mieux fondre le roman dans son nouveau cotexte d'accueil. À ce mouvement participe également l'adjonction d'un rapport final qui fixe le destin de Mlle Cormon, alors quasiment érigé en mythe social :

« La Vieille Fille » (1836)	<i>La Vieille Fille</i> (1837)
Madame du Bousquier vit encore.	Madame du Bousquier vit encore ; n'est-ce pas dire qu'elle souffre toujours ? En atteignant à l'âge de soixante ans, époque à laquelle les femmes se permettent des aveux, elle a dit en confidence à madame du Coudrai dont le mari retrouva sa place en août 1830, qu'elle ne supportait pas l'idée de mourir fille.

De nombreuses modifications interviennent de manière plus locale (essentiellement des substitutions lexicales, des modifications au niveau des déterminants, des temps verbaux, des connecteurs, de la ponctuation, de l'orthographe) tout au long du texte.

2. WERDET (1837) > FURNE (1844)

Nous l'avons dit, entre l'édition de Werdet et celle de Furne intervient, en 1839, la publication du roman dans la collection Charpentier. Comme nous l'avons exposé plus haut, Balzac n'est pas à l'origine des modifications qui apparaissent dans l'édition, et on peut même penser qu'il n'a pas relu son texte avant sa parution. Conséquence logique, Balzac ne s'est pas servi du texte de Charpentier pour finaliser l'intégration de *La Vieille Fille* dans *La Comédie humaine*. En effet, l'examen des trois versions successives montre que, lorsqu'elles ne sont pas grammaticalement contraintes (correction de fautes), les transformations apportées au texte en 1839 ne sont pas maintenues dans la dernière édition. Voici quelques exemples significatifs sélectionnés parmi plusieurs autres au fonctionnement similaire (nous indiquons en jaune le segment pertinent pour notre propos) :

1837	1839	1844
En ce moment, Athanase, pensivement accoudé sur la table, faisait jouer sa cuiller dans son bol vide [...].	En ce moment, Athanase, pensivement accoudé sur la table, fait jouer sa cuiller dans son bol vide [...].	En ce moment, Athanase, pensivement accoudé sur la table, faisait jouer sa cuiller dans son bol vide [...].
Souffrir sans ta mère, ta pauvre mère qui sera ta servante, s'il le faut ; qui se cachera pour ne pas te nuire [...].	Souffrir sans ta mère, ta pauvre mère qui sera ta servante, s'il le faut ; qui se cacherait pour ne pas te nuire [...].	Souffrir sans ta mère, ta pauvre mère qui sera ta servante s'il le faut, qui se cachera pour ne pas te nuire [...].

Dans le premier cas, le passage de l'imparfait au présent (« faisait » > « fait ») apparaît peu naturel vu le cotexte narratif au passé. Si la modification est probablement conditionnée par la présence de l'indicateur de simultanéité « en ce moment », elle n'est assurément pas due à Balzac qui recourt volontiers au groupe prépositionnel en lien avec l'imparfait et le passé simple (voir Laferrière & Zufferey 2023). Quoi qu'il en soit, le texte publié chez Furne et révisé par l'auteur retrouve sur ce point l'état de 1837. Le second exemple présente un schéma évolutif semblable pour un fait de variation morphologique qui demeure standard dans toutes les versions.

D'autres modifications se font éphémères :

1837	1839	1844
Je sais, reprit-elle en faisant une gentille petite moue, combien il est ridicule à une pauvre fille de venir tracasser un garçon [...].	Je sais, reprit-elle en faisant une gentille petite moue, combien est ridicule à une pauvre fille de venir tracasser un garçon [...].	Je sais, reprit-elle en faisant une gentille petite moue, combien il est ridicule à une pauvre fille de venir tracasser un garçon [...].
La vie de province, sans issue, sans approbation, sans encouragement, décrivait un cercle où se mourait cette pensée qui n'en était même pas encore à l'aube de son jour.	La vie de province, sans issue, sans approbation, sans encouragement, décrivait un cercle où mourait cette pensée qui n'en était même pas encore à l'aube de son jour.	La vie de province, sans issue, sans approbation, sans encouragement, décrivait un cercle où se mourait cette pensée qui n'en était même pas encore à l'aube de son jour.
Où votre cher Athanase, une fois destitué , trouvera-t-il de l'emploi ?	Où votre cher Athanase trouvera-t-il de l'emploi ?	Où votre cher Athanase, une fois destitué , trouvera-t-il de l'emploi ?

Les éléments supprimés en 1839 sont de portée relativement limitée au plan sémantique. Leur retour dans l'édition de 1844 s'avère par conséquent d'autant plus révélateur : ce ne sont pas des remords qui sont à l'origine de ces résurgences marginales, mais plutôt le choix délibéré de Balzac de préparer l'intégration de *La Vieille Fille* à ses œuvres complètes en repartant de la dernière version qu'il avait personnellement contrôlée.

Dernières pièces au dossier, la correction par Charpentier de quelques erreurs grammaticales :

1837	1839	1844
mais le souvenir de ses tripotages dans les gouvernements républicains lui nuisirent [...].	mais le souvenir de ses tripotages dans les gouvernements républicains lui nuisit [...].	mais le souvenir de ses tripotages dans les gouvernements républicains lui nuisirent [...].
Elle quitta sa ville natale quelques jours après, munie d'argent et de belles nippes, parmi lesquelles se trouvait une superbe robe de reps vert et un délicieux chapeau vert [...].	Elle quitta sa ville natale quelques jours après, munie d'argent et de belles nippes, parmi lesquelles se trouvaient une superbe robe de reps vert et un délicieux chapeau vert [...].	Elle quitta sa ville natale quelques jours après, munie d'argent et de belles nippes, parmi lesquelles se trouvait une superbe robe de reps vert et un délicieux chapeau vert [...].

Deux fautes d'accord sont rectifiées à bon escient en 1939. L'intérêt de ce geste pour la mise en ordre génétique des versions réside dans la présence renouvelée des deux erreurs au sein de l'édition Furne, ce qui confirme, s'il en était besoin, la trajectoire directe du texte, sous contrôle de l'auteur, de 1837 à 1844. Il ressort de ces observations que i. c'est uniquement l'éditeur qui est intervenu sur le texte de 1837 pour préparer celui de 1839 ; ii. Balzac s'est servi de l'édition Werdet pour préparer l'insertion de son roman dans *La Comédie Humaine*. Ces deux raisons, d'ordre génétique, nous conduisent donc finalement à écarter l'édition Charpentier du jeu des comparaisons.

L'édition de *La Comédie humaine* se poursuit et, le 28 septembre 1844 (selon la *Bibliographie française*), Furne publie le tome III des *Scènes de la vie de province* dans lequel prennent place *Les Rivalités* (diptyque comprenant *La Vieille Fille* et *Le Cabinet des Antiques*) suivi du *Lys dans la vallée*. Pour sa dernière édition, *La Vieille Fille* a été relu et soigneusement révisé, de manière à respecter la ligne éditoriale prévue pour tous les volumes des œuvres complètes : avant tout, la présentation d'un texte compact. L'opération concerne notamment la segmentation de la nouvelle. La division en trois parties est abandonnée au profit d'un texte continu, et une centaine de retours de paragraphes sont

supprimés. Mais la recherche de compacité se manifeste également à d'autres niveaux linguistiques. Balzac intervient régulièrement sur l'articulation interne des phrases complexes (coordonnées ou subordonnées) afin de réduire le nombre de propositions explicites :

<i>La Vieille Fille</i> (1837)	<i>La Vieille Fille</i> (1844)
Le chevalier de Valois d'Alençon, comme ses homonymes, était accepté par la haute aristocratie de la province pour un vrai Valois; il avait d'ailleurs d'excellentes manières, et paraissait homme de haute compagnie.	Accepté par la haute aristocratie de la province pour un vrai Valois, le chevalier de Valois d'Alençon avait , comme ses homonymes, d'excellentes manières et paraissait homme de haute compagnie.

On remarque le souci de ne pas perdre d'information et de recycler le contenu de la proposition attributive dans une épithète détachée (*Le chevalier [...] était accepté* > *Accepté [...], le chevalier*).

Autre exemple, parmi différents cas du même genre, où l'application du principe d'économie porte sur une proposition subordonnée :

<i>La Vieille Fille</i> (1837)	<i>La Vieille Fille</i> (1844)
Sa seule dépense était donc son déjeuner, qui se composait invariablement d'une tasse de chocolat, accompagnée de beurre et de fruits selon la saison.	Sa seule dépense était donc son déjeuner, invariablement composé d'une tasse de chocolat, accompagnée de beurre et de fruits selon la saison.

C'est une relative qui est ici transformée en épithète détachée. Autrement dit, en surface, la structure propositionnelle apparaît simplifiée, sans pour autant suspendre la fonction qualificative. C'est essentiellement l'actualisation temporelle qui est effacée, de sorte que le contenu propositionnel n'est plus littéralement asserté, mais reçoit le statut de présupposé. Il en résulte un effet de condensation informative, que l'on retrouve, à l'occasion de réagencements formels variés, à de nombreuses reprises tout au long du texte.

Les opérations de simplification concernent également, quoi que de manière plus occasionnelle, des constituants de niveau inférieur, internes à la phrase :

<i>La Vieille Fille</i> (1837)	<i>La Vieille Fille</i> (1844)
si ses cheveux étaient gris d'argent [...]	si ses cheveux étaient argentés ,
nous avons imaginé de tirer parti de notre cher joli petit honneur [...].	nous avons imaginé de tirer parti de notre joli petit honneur [...].

Les deux modifications portent sur des syntagmes : la structure adjectivale, complexe dans un premier temps, est finalement allégée. Il ressort de ces observations que le travail de compression – qui se vérifie au plan de la segmentation textuelle, de phrase complexe et du syntagme – renforce la cohésion interne de l'œuvre. Cette évolution peut être comprise comme un moyen de compenser les effets d'une composition plus descriptive que narrative. L'analyse physique et morale, à laquelle sont soumis tour à tour les protagonistes, donne lieu à des processus étendus de décomposition référentielle. La tendance marquée, lors de la dernière édition, à ramasser l'information dans une forme plus serrée contribue à affermir l'unité textuelle.

Un second aspect formel arrête régulièrement Balzac lors de la révision du texte précédant son intégration à *La Comédie humaine* : les connecteurs. Aucune tendance univoque ne se dessine, dans la mesure où suppressions et ajouts se compensent. Exemple de disparition :

<i>La Vieille Fille</i> (1837)	<i>La Vieille Fille</i> (1844)
Le chevalier de Valois servait une ingrater ; car jamais mademoiselle Cormon ne comprit un seul de ses chevaleresques services.	Le chevalier de Valois servait une ingrater ; jamais mademoiselle Cormon ne comprit un seul de ses chevaleresques services.

La proposition introduite par le connecteur a pour fonction de justifier l'énoncé précédent. Avec la suppression de la conjonction, le lien entre les propositions ne change pas fondamentalement de nature, mais le lecteur, éventuellement alerté par les deux points, doit composer avec le sens pour l'établir. À l'inverse, Balzac intervient parfois dans le but d'explicitier un lien logique :

<i>La Vieille Fille</i> (1837)	<i>La Vieille Fille</i> (1844)
Le meuble en tapisserie, dont les bois peints et vernis se distinguaient par les formes contournées si fort à la mode dans le dernier siècle, offrait dans ses médaillons les fables de La Fontaine ; quelques bords de chaises ou de fauteuils avaient été reprisés.	Le meuble en tapisserie, dont les bois peints et vernis se distinguaient par les formes contournées si fort à la mode dans le dernier siècle, offrait dans ses médaillons les fables de La Fontaine ; mais quelques bords de chaises ou de fauteuils avaient été reprisés.

Dans la version de 1837, la description, minutieuse, rend compte d'un objet en relevant, dans leur hétérogénéité, certaines de ses caractéristiques. Après correction, la séquence descriptive se trouve investie d'une pertinence argumentative et se charge d'une dimension symbolique : la maison Cormon présente des aspects qui, mis en réseau, s'opposent (telle est le sens de *mais*) et se neutralisent pour finalement produire un effet d'ensemble : « Une froide exactitude s'y faisait partout sentir. [...] Qui ne sent déjà combien la vie était calme et routinière dans ce vieil édifice ? ». C'est que les caractéristiques les plus distinctives (*les formes contournées* ; les médaillons présentant les fables de La Fontaine) sont affaiblies par l'usure des fauteuils reprisés. L'ontologie du milieu apparaît figée par l'inertie qui l'organise et prépare le destin de son occupante.

Mais répétons-le, par les modifications qu'il apporte, Balzac ne cherche pas à densifier systématiquement son récit. Tantôt il relâche la tension logique en supprimant les connecteurs, tantôt il la durcit par un ajout ; au final, ces tendances inverses sont réalisées dans des proportions analogues. À noter cependant que le connecteur *car*, marqueur d'un argument censé converger vers sa conclusion, est fréquemment abandonné (une quinzaine de cas), alors que le connecteur adversatif *mais*, introducteur d'une tension, est plus souvent ajouté que supprimé. On peut en conclure que, dans le dernier état de son récit, Balzac cherche à souligner l'existence de forces contraires qui opèrent dans le monde complexe de la bourgeoisie de province. À cet égard, *La Vieille fille* se donne bien à lire comme un roman de mœurs.

Université de Lausanne

Éléments bibliographiques

1. Éditions originales

BALZAC Honoré de (1836) : « La Vieille Fille », *La Presse* (23 au 30 octobre et 1^{er} au 4 novembre).

BALZAC Honoré de (1837) : *La Vieille Fille*, in *Études de mœurs au XIX^e siècle*, t. VII, (Scènes de la vie de province, t. III), Paris, Werdet, pp. 97-359.

BALZAC Honoré de (1839) : *La Vieille Fille*, in *Scènes de la vie de province*, t. II, Paris, Charpentier, pp. 1-199.

BALZAC Honoré de (1844) : *Les Rivalités. La Vieille Fille*, in *La Comédie humaine*, vol. VII, Paris, Dubochet, Furne & Hetzel, pp. 1-119.

2. Ressources documentaires et études critiques

BALZAC, H. de (1899) : *Lettres à l'Étrangère I* (1833-1842), Paris, Calmann-Lévy.

BALZAC, H. de (2011) : *Correspondance*, t. II (1936-1841), éd. R. Pierrot & H. Yon, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.

GUISE R. (1964) : « Balzac et le roman feuilleton », *L'Année balzacienne*, Paris, pp. 283-338.

LAFERRIÈRE A. & ZUFFEREY J. (à paraître 2023) : « Arrêt sur un fait d'instabilité dans le système énonciatif des indicateurs temporels », *Études de lettres*, 321, Lausanne.

LOVENJOUL Ch. de S. de (1952) : « Honoré de Balzac. *Le Prêtre catholique*, *Revue des Deux Mondes*, 15 août, Paris, pp. 601-617 [en ligne].

MOZET N. (1976) : « *Les Rivalités : La Vieille Fille*. Histoire du texte », in *La Comédie Humaine*, vol. IV, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, pp. 1435-1478.

TAKAYAMA T. (1966) : *Les œuvres romanesques avortées de Balzac (1829-1842)*, Tokyo, The Keio Institute of Cultural and Linguistic Studies.

Crédit photographique

Bibliothèque nationale de France

« La Vieille Fille », *La Presse*, 1836.

La Vieille Fille, in *Études de mœurs au XIX^e siècle*, t. VII, Werdet, 1837.

La Vieille Fille, in *Scènes de la vie de province*, t. III, Charpentier, 1839.

Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne

Les Rivalités. La Vieille Fille, in *La Comédie humaine*, t. VII, Dubochet, Furne & Hetzel, 1844.

Première mise en ligne : 10 août 2023.

*Pour citer ce texte : ZUFFEREY Joël (2023) : « Genèse éditoriale de *La Vieille Fille* », Variance.ch.*